



L'errance du monde ou les temps morts de l'utopie

12 voyages
pour Graham Greene
sous forme
de lettres photographiques

Lookace BAMBER

Series I.
391
0060
CFF 73276

TO
RESTAURANT
ROSEAU

OSTENDE

999, Chaussée d'Alsamborn
180 BRUXELLES

MPREI
che





EXIT, l'errance

Il le fallait.

Pour ce faire, il fallait que je trouve le bon carburant, l'élixir pour pouvoir mettre par l'image et l'écrit cette longue et délicieuse nuit d'attente ou mes rêves insoucieux travaillaient mon corps pour parachever ce marathon de mots et d'images d'un zest d'inconscience.

Il m'a fallu tout ce temps, Oui, tout ce temps. Et encore.

C'était le temps d'une incubation. Le temps d'une maladie que l'on se fabrique dans le luxe d'une urgence. C'était le temps d'une hypothétique guérison avec son cortège de remèdes que l'on s'administre à vau-l'eau pour éteindre et noyer les douleurs de ses humeurs atrabillaires.

Il y dix-sept, dix-huit, dix-neuf ans, déjà. Aujourd'hui vingt et le temps s'engouffre dans la mémoire dilatée

d'une étendue à conquérir.

Je me souviens du dernier jour de notre rencontre. Il n'y avait pas d'enfer dans cette saison, ni de pluies. C'était en 1989 dans la tour du musée de la Castres à Cannes par un bel après-midi de novembre froid et ensoleillé.

J'exposais mes photographies. Ces images elles vous étaient dédiées. Ce n'était pas un hommage, mais simplement, dans les valeurs et les nuances de mes gris, scellé dans leurs sels d'argent un invisible merci dans la nuit noire des lobes de mes encriers.

Fatigué, vous vous êtes déplacé. Votre grand corps malade peinait. Je revois votre visage, votre regard, et gravé à jamais sur les tympans de mes obscurités, le son de votre voix portant le poids souffrant de vos mots légers

Fatigué, vous vous êtes déplacé. Votre grand corps malade peinait. Je revois votre visage, votre regard, et gravé à jamais sur les tympans de mes obscurités, le son de votre voix portant le poids souffrant de vos mots légers.

Nous sommes en 1981.

Vous rédigez votre ouvrage « j'accuse », un pamphlet contre les pratiques du milieu mafieux et affairiste de la Riviera. Un de vos articles publié dans le TIMES, une bonne page de votre manuscrit, relatait les agissements de ce milieu sur la Côte d'Azur. Il mit le feu aux poudres, il fit scandale. Le maire de Nice, Jacques Médecin, porte-parole outragé de cette nébuleuse obscure, vous traita de vieux con débile.

C'est à cette période que nous avons fait connaissance.

Je pigeais pour Le Nouvel HEBDO. Ce tabloïd d'opposition était piloté en sous main par Max Gallo, écrivain, historien et député socialiste. Je devais, pour la bonne cause, vous photographier. Malgré votre détestation de vous faire tirer le portrait, la chose fut faite de manière rocambolesque.

Plus tard, vous m'avez rappelé. Vous me demandiez de vous accompagner sur les hauteurs de Nice pour photographier des constructions d'immeubles supposées être financées par de l'argent sale.

À chaque fois que nous prenions ma voiture pour ces escapades d'espionnite folkloriques, il y avait toujours un moment qui se transformait en un rituel épique, dans lequel vous me racontiez dans le détail, les péripéties extravagantes de votre dernier rêvent.

Je me rappelle de celui-ci.

Nous roulions précisément sur la promenade des Anglais. Vous, vous étiez déjà là-bas, au Congo. Embarqué dans une longue pirogue d'ébène, vous descendiez un fleuve accompagné d'hommes et de femmes indigènes. Au centre, une femme blanche était assise...

Tout en vous écoutant, le pare-brise de mon automobile devenait, par magie, l'écran de votre histoire. Dans ce cadre, une autre vision, physique et bien réelle, celle de la chaussée, entrecoupée de passages d'avions, de feux rouge, de panneaux, d'immeubles, de camions, de palmiers et de gens, apparaissait. Elle se superposait, se croisait, s'imbriquait et s'interférait sans distinction aux scènes de vos aventures nocturnes. Remix d'un flashback inachevé godarien, je conduisais ce film au gré des panneaux indicateurs. J'étais le metteur en scène et le

mécanicien involontaire de ce kaléidoscope et vous, le scénariste exalté de ces lumières éphémères d'une série B.

J'étais dans un ailleurs.

À l'aide de tous ces fragments j'inventais, je remontais, je captais, je rebondissais sur les desseins d'une autre histoire à venir, à écrire.

Folle envie de donner vie à ce flot d'images et de mots, à ce désir de faire de ces illuminations la trame d'une fiction, d'un conte sous la forme d'un roman-photo.

C'est à ce moment-là que je fis dans l'urgence les premières photographies de cette exposition. Je cherchais à leur donner un semblant de cohérence.

Ce travail se composait de 12 planches, chacune faite de deux photographies superposées en noir et blanc donnant l'illusion d'un seul cliché. Elles parlaient de voyages. Elles me semblaient froides et distantes, il leur manquait l'odeur intime d'un frisson, la chaleur de l'exaltation d'une aventure. C'était ma limite, la limite de ma précipitation.

J'ai laissé en jachère ces images.

Aujourd'hui je les reprends. Je modifie leurs amorces, leurs textures. je leur donne un ton, une figure épistolaire en échos aux dérives oratoires de vos rêves.



Voyage I

Les rêves sont des blocs de bitume qui s'épanchent à l'acide conjugué
dans les vulves des songes. Ils transforment mes nuits en de vastes
chantiers d'ingérence. Je suis un intouchable et le monde m'appartient.
Les catastrophes s'éloignent ou s'accumulent au fil du cadran horaire.
Minuit est fatal. L'amour va et vient. Je suis à Londres à New York ou
à Bamako. Je dérive au dessus des continents. Mes aéronefs planent

sur les eaux lisses de la stratosphère. Ils m'arrive d'atterrir sur des sols nomades et désertiques.

Ici mieux qu'ailleurs le rose dunaire éclaire les schémas de mon itinéraire. Imaginez-vous GAO, cette ville monochrome, semblable à la surface scarifié d'un Tapiés, plate et si peu bandante assise sur les lèvres sableuses du Niger, en attente d'un désastre à défaut d'autre chose, succombait sans aucune résistance au zénith du soleil meurtrier. La chaleur mordait l'endroit comme le fer rouge grille et marque la peau des pucelles d'un troupeau. L'atmosphère se douchait d'une pluie touffue et abrasive de grains de poussière jaunâtre. Les maisons de terre, bâties le long de la rive malodorante du fleuve s'estompaient grossièrement dans ce flou suffocant. À quai un vieux steamer allemand asthmatique de la compagnie malienne des eaux transbordait sa folie. Rien des traces de l'âge d'or de la bienheureuse GAO transparaissait sur cette rive écornée. Le souvenir des caravanes d'antan chargées de leurs biens précieux venant du Caire, de Tripoli, d'Alger ou de Tunis avait fuit sans peine la mémoire songhaï du lieu. Je me suis réfugié à l'ombre, dans une pinasse de cabotage cacochyme chargé de sacs de riz asiatiques, armée de touaregs, d'un esclave noir et d'une blonde platine échappée des négatifs de la dolce vita.

Nous partîmes pour Tombouctou.



Encore l'Afrique. Temps maussade. Je roulais sur la détrempe d'une piste désertée pour rejoindre mon contact, le docteur Blinké à Dar-Es-Salaam. Au bord de la chaussée, dans le noir du précipice l'oued charriait des dépouilles et des misères d'une guerre qui ne voulait pas dire son nom. L'unique essuie-glace du pick-up maintenait ma trajectoire dans ce paysage flou.

